

## Études d'histoire religieuse



Roger Guindon, o.m.i., *Coexistence menacée; la dualité linguistique à l'Université d'Ottawa, v. 2, 1898-1936*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 235 p. 29 \$

Romuald Boucher, o.m.i.

Volume 60, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007073ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007073ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boucher, R. (1994). Compte rendu de [Roger Guindon, o.m.i., *Coexistence menacée; la dualité linguistique à l'Université d'Ottawa, v. 2, 1898-1936*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 235 p. 29 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 60, 155–158. <https://doi.org/10.7202/1007073ar>

Enfin, troisième partie, *les pierres d'attente* prophétisent une vision de l'an 2000 faisant valoir l'apport de la diaspora (avec l'arrivée dans les années 1960 et 1970 des premiers Juifs séfarades francophones) et les relations avec Israël comme modifiant quelque peu les traits de la communauté juive. Cette partie, la plus succincte est aussi la plus faible. Peu de données éclairent les changements profonds que ces nouveaux arrivants francophones vont apporter à une société qui elle-même cherche plus que jamais à affirmer son caractère distinct.

Au total, on pourrait aisément critiquer le choix des personnages retenus et photographiés en plus ou moins grand plan, pourquoi celui-là et pas celle-là; on pourrait regretter qu'il n'y ait pas eu un plus grand effort d'intégration des données à l'histoire de la société québécoise, en utilisant des ouvrages parus sur certaines questions (absence de toute référence bibliographique); enfin on aurait souhaité donner plus de place à ces photographies saisissantes auxquelles le photographe E. Hillel nous avait déjà habitués (voir son livre *La Main*). Mais tout cela n'est que broutilles, car en fait ce livre se lit avec un grand plaisir et retrace pour la postérité certains des aspects les plus marquants de notre histoire et de notre culture. On doit donc féliciter les deux auteurs d'avoir pris l'initiative de réaliser un livre dont on se plaît à croire qu'il éclairera beaucoup d'entre nous.

Yolande Cohen  
Université du Québec à Montréal

\* \* \*

Roger Guindon, o.m.i., *Coexistence menacée; la dualité linguistique à l'Université d'Ottawa, v. 2, 1898-1936*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 235 p. 29 \$

Il s'agit du deuxième volume sur la dualité linguistique à l'Université d'Ottawa. Le premier traitait de la *coexistence difficile, 1848-1898*. Fondé pour instaurer la dualité linguistique, le Collège de Bytown voulait réconcilier les Anglais et les Français. Ce ne fut pas facile. À partir de 1874, pour plusieurs raisons, l'Université est devenue anglaise. Pour la période qui nous concerne, en ce deuxième volume, l'examen de l'évolution des tensions et des affrontements entre anglophones et francophones prend comme points de repère les huit rectorats de cette période mouvementée.

Sous le rectorat du père Constantineau, 1898-1901, la situation se corse avec le transfert à Buffalo du père Michael Fallon, alors vice-recteur de l'institution. La restauration graduelle de l'enseignement des humanités en français met le feu aux poudres; un groupe d'Irlandais entreprennent une lutte acharnée contre l'université et les oblats qu'ils accusent d'être injustes envers les anglophones.

Son successeur, le père Édouard Émery, 1901-1905, est accueilli avec méfiance par les Irlandais qui le considèrent comme un Canadien français apostat. Sa tâche principale sera de limiter les dégâts causés par les tracasseries qui s'acharnent sur l'Université. Le programme d'Émery comporte deux objectifs fondamentaux: être l'université catholique du Canada central, et offrir les mêmes avantages aux deux populations. Jusque là le personnel enseignant et dirigeant n'ont pas maintenu l'équilibre réel et sont tombés alternativement dans l'un et l'autre extrême. Émery est ainsi considéré comme le deuxième fondateur de l'Université. Malheureusement les difficultés surgissent de tous côtés: directives opposées des autorités, lutte continue des anglophones, incendie de l'Université. L'avenir paraît bien sombre et Émery sera remplacé par William Murphy (1905-1911).

Ce dernier vient de la Colombie-Britannique et a peu d'affinité avec les Irlandais de l'est ontarien et à son tour est soupçonné d'être manipulé par les francophones. Les protagonistes de chacun des clans sont tellement ancrés dans leur position qu'ils ne tiennent pas compte des aspirations des autres et considèrent la coexistence non seulement difficile mais impossible. Le père Murphy a réussi à maintenir un certain calme mais la tempête menace d'éclater. Le père Bruno Roy remplace le père Murphy, 1911-1915. Son mandat commence mal. Il est considéré comme *étranger, américain, anglophone, irlandais* et même *French Canuck*. Le recteur est d'avis que «le mariage de deux éléments si divers, de deux mentalités si différentes est chose impossible. Jamais on ne parviendra à faire penser le Canadien comme l'Irlandais et encore moins le contraire» (p. 73). On songe à diviser l'Université en deux collèges, l'un francophone, l'autre anglophone. Le rectorat de Roy est un fiasco. On est loin de la réconciliation qu'on espérait.

Le recteur suivant, le père Louis Rhéaume, 1915-1921, est un homme du milieu. Il a fait son cours classique au Juniorat et ses études de théologie à Rome. Il est supérieur du grand séminaire logé à l'université même. Le père Rhéaume est impartial et au dessus de tous les clans. Il connaît la situation de l'université, la division telle que préconisée et l'esprit de certains personnages imbus d'esprit nationaliste. Pour lui, la division en deux collèges distincts est utopique. Le supérieur général l'invite à donner le coup de barre pour rétablir la situation et de ne pas perdre de vue le caractère de l'université donné par ses fondateurs. Comme il fallait s'y attendre, la guerre continue. Les pères Guillaume Charlebois et Servule Dozois continuent leur diatribe: «L'université a une influence néfaste sur les pères et sur les élèves du juniorat [...] cette université a toujours été le chancre, la plaie infectieuse de notre province» (p. 98). De leur côté les Irlandais dénigrent le recteur dans les journaux de langue anglaise. Malgré tout, celui-ci n'a pas dévié de la ligne de conduite tracée par le supérieur général; l'uni-

versité est restée fidèle à sa longue tradition de servir à la fois les francophones et les anglophones.

Suivent deux recteurs pratiquement éclipsés par le provincial: les pères François-Xavier Marcotte (1921-1927) et Uldéric Robert (1927-1930). Des développements durant le rectorat du père Marcotte il faut retenir: la fondation de l'école normale pouvant accorder des brevets bilingues, le projet de collège anglais et l'établissement d'un second juniorat à Chambly. Quant au père Robert, 1927-1930, qualifié de séparatiste, il verra aux trac-tations pénibles en vue de la fondation d'un collège anglais séparé et à la création de la province oblate anglaise.

En 1930 entre en scène le dernier recteur, pour la période dont il est question, le père Gilles Marchand. Il connaît bien l'université et n'est inféodé à aucun parti. Son arrivée marque la fin de la décennie au cours de laquelle les affaires de l'université sont prises en main par le conseil provincial fortement influencé par une intelligentsia québécoise qui se dresse contre les oppresseurs anglais et contre les catholiques irlandais. Il aura à négocier avec les Irlandais les problèmes de la répartition des biens et la charte universitaire au sujet du nouveau collège anglais ... Sous sa direction prudente et ferme on assistera à de belles réalisations même en période de sérieuse crise économique: construction de l'aile de la rue Wilbrod (gym-nase, chapelle et dortoirs), école normale, fondation de l'école des infirmières, de l'institut de philosophie pour les laïcs, l'école des hautes études politiques et sociales, le centre catholique, la *Rotonde* (journal des étudiants) et un projet de construction d'un séminaire universitaire. Le point majeur du père Marchand est de restaurer la coexistence en rappelant que le caractère catholique de l'institution exige qu'elle offre aux anglophones et aux francophones l'accès à l'éducation secondaire et universitaire. Il a réussi à faire évoluer le conseil provincial qui l'appuie. Tous ne sont pas sur la même longueur d'onde. Chez plusieurs c'est un tollé contre le retour de l'«anglomanie». Sous la gouverne du père Marchand, l'Université a recouvré la moitié de son âme que les autorités de la province oblate du Canada lui avait ravie avec les meilleures intentions du monde. Le père Marchand a voulu, avant tout, maintenir le caractère catholique de l'Université qui se situe au delà et au dessus des chicanes partisans, dans lesquelles on a, en vain, voulu l'entraîner.

L'auteur a dû faire de patientes et sérieuses recherches pour démêler cet imbroglie tissé de méfiances, de préjugés, de méandres et d'erreurs de parcours, de fanatisme d'un côté comme de l'autre. Il a réussi à présenter la réalité historique qui ne correspond pas à ce qu'en ont retenu les traditions orales, francophones et anglophones. On dit du père R. Guindon qu'il n'est pas historien et manifeste un parti pris évident pour une université

bilingue (P. St-Cyr dans *Tabaret*, v. 43, no 1, 1993, p. 6). Je suppose que pour être bon historien et être à l'abri de partis pris, il faut militer pour une université française. Et le débat continue ...!

Romuald Boucher, o.m.i.  
Archives Deschâtelets, Ottawa

\* \* \*

Esther Delisle, *Le Traître et le Juif. Lionel Groulx, Le Devoir, et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec, 1929-1939*, Montréal, L'Étincelle, 1992, 287 p. 23 \$

Parlant de sa recherche, l'auteur précise que «l'antisémitisme est son objet premier» (p. 33). Le choix du sujet doit toujours être laissé à l'absolue liberté du chercheur, toute censure en la matière étant proprement insupportable. La contrepartie de cette liberté réside dans une exigence de méthode et d'intégrité. La présente étude y répond si mal qu'on se demande comment elle a pu être tirée d'une thèse de doctorat soutenue avec succès à l'université Laval.

Après un premier chapitre où elle commente à sa façon le débat suscité par sa thèse et un autre où elle s'essaie à définir les notions de nationalisme, de racisme et d'antisémitisme (mais pas celle de fascisme, qu'elle semble mal connaître), elle tente une analyse du discours de Lionel Groulx, de *l'Action nationale*, des Jeune-Canada et du *Devoir*, dans les années 1930, pour en dégager les figures à son avis centrales: le traître canadien-français et le Juif. Ce dernier surtout, en tant que construction symbolique imaginaire, sans rapport avec la réalité, concentre sur lui-même «ce long délire de haine» (p. 28). Ce racisme omniprésent aurait nourri le fascisme de ces brûlots et de ces idéologues, en particulier d'un certain petit abbé bavard et fielleux (p. 18).

La grande faiblesse de ce travail vient de ce qu'il est tout entier construit sur une comparaison boiteuse entre un modèle théorique et un dossier monté de façon discutable. Toute comparaison se présente comme un exercice en double partie: la colonne des ressemblances voisine avec celle des différences. Le but de cette dernière est de marquer les limites des zones d'identité repérées et de permettre ainsi une application nuancée et scientifiquement féconde de la grille d'analyse. Cette étape indispensable de l'exercice manque ici tout à fait et invalide les résultats. Parfois les textes eux-mêmes renferment des réserves: qu'à cela ne tienne, l'auteur récuse ces encombrantes précautions, les portant au compte de l'insincérité ou les jugeant négligeables. Mais même l'établissement de la colonne des convergences laisse à désirer au point de vue de la rigueur. Il suffit qu'un vocable se retrouve à la fois dans la prose analysée et dans la propagande nazie pour